

Forêt

Le silence solennel d'une seule forêt. L'unique bruit d'une feuille. Toutes ces feuilles rouges qui pèsent sur le sol nulle part visible. Les troncs si purs bleutés. Tous ces fûts à toutes les distances bouchent, chacun son morceau de profondeur, mais leurs éloignements sans règle, ces interstices donnent l'impression d'une transparence, d'un regard à travers une matière fluide et inconstante (on est au fond d'une mer, au bas de la hauteur des arbres) car le moindre mouvement altère, trouble la vision, la change de plan.

Silence, végétal. L'arbre de lui-même ne fait aucun bruit. Tout son mouvement propre est de croître. Il laisse ses fruits tomber de lui. Les bras morts lui tombent à coups de vent.

Un manteau de silence, d'horreur, de crainte, sur les épaules. On est regardé jusqu'à la moelle. Epié à travers ces feuilles, guetté derrière ces troncs, écouté par toute la vie, deviné par quelqu'un qui enveloppe cette forêt et dont l'œil perce jusqu'à vous. Les bêtes, les brigands, les dieux, Dieu, tout vous attend, vous menace, vous observe ; même la plus belle apparition, ici, ferait une singulière peur – Tout est suspendu, rien n'est qu'entrevu. Les lumières et les ombres froides sont distribuées par le seul hasard des graines et des glands tombés dans une autre époque. Vastes motifs, géants semés à poignées.

D'énormes détails précis se changent les uns dans les autres à chaque pas. Une plante extrêmement fine et délicate se risque et se découpe avec bonheur et netteté sur l'œil, se dessine sur le vague.

Paul VALÉRY